



Obsessions et cauchemars

Episode 4 : Un cataclysme

Par Fabrice Hatem

Depuis quelques jours, les habitants de la terre observaient un étrange spectacle. Le nuit, la Lune – c'était en l'occurrence le beau disque argenté de la pleine lune – avait perdu sa fixité dans le ciel nocturne. Oui, elle bougeait. Oh, ce n'était pas un mouvement très fort, mais il était tout de même très perceptible, quelques degrés d'angle avant de revenir à sa place habituelle. Mais enfin, c'était suffisant pour susciter une immense curiosité, teintée d'inquiétude, de la part des terriens. D'autant que ce phénomène d'accompagnait d'un dérèglement des marées, qui, sans avoir encore provoqué de catastrophes de grande ampleur, avait d'ores et déjà entraîné, ici et là quelques naufrages de chalutiers, quelques échouages de cétacés et même quelques noyades de baigneurs surpris pas un mouvement inattendu de l'océan.

Les scientifiques de tous les pays du monde – astronomes, physiciens, mathématiciens – avaient commencé à se pencher sur cet étrange phénomène, sans parvenir véritablement à en identifier les causes : s'agissait-il d'une illusion d'optique peut-être liée à un dérèglement du champ magnétique terrestre ? D'un phénomène gravitationnel lié à la présence d'un corps massif encore inconnu ? En l'absence de preuve tangible, les scientifiques n'étaient pas encore parvenus à une certitude, ni même à un embryon de scénario plausible. Il n'en fallait pas davantage pour que fleurissent toutes sortes de théories fantaisistes : un plan secret de la CIA ? Les prémisses d'une invasion extra-terrestre ? Un complot des illuminati ? L'imminence de la fin du monde provoquée par la colère divine ?

Tout cela provoquait une inquiétude de plus en plus perceptible dans la population. Que se passerait-il, si La Lune interrompant le cycle imperturbable de sa rotation, décidait soudain de prendre son indépendance et d'échapper à l'attraction terrestre ? Qu'en serait-il du cycle imperturbable des marées, de l'influence apaisante de notre satellite sur le climat terrestre ? L'Humanité serait-elle bientôt confrontée à des cataclysmes dépassant l'imagination, mettant peut-être en cause sa survie ?

Devant l'inquiétude des populations, les gouvernements et les institutions internationales se sentirent obligés de réagir. Les dirigeants politiques multiplièrent les interventions rassurantes dans tous les médias de la planète, expliquant qu'ils avaient la situation bien en main, que des comités scientifiques réunissant les plus hautes sommités mondiales étaient en train d'analyser les causes du phénomène, qui de toute évidence ne présentait aucun caractère de gravité. De toute manière, la défense civile était mobilisée, l'armée était prête à intervenir. Une réunion du Conseil de sécurité de l'ONU vota à l'unanimité une résolution appelant tous les gouvernements du monde à renforcer leur coopération pour affronter d'éventuelles menaces venues de l'espace. Bref, la situation était entièrement maîtrisée, et la population mondiale n'avait donc aucune raison de s'inquiéter.

Paul prenait à ce moment quelques jours de vacances dans une station balnéaire de la côte sud. Il pensait que la houle du grand océan l'aiderait à oublier les désagréables péripéties de son récent divorce et à effacer les fatigues d'un travail harassant. Il s'était lié avec une bande de plaisanciers venus de la capitale, avec lesquels il enchaînait parties de plage, gueuletons dans de bons restaurants de coquillages et sorties nocturnes dans les night-clubs de la ville. Il s'était particulièrement lié d'amitié avec une grande fille sportive, au visage mince et énergique, prénommée Isabelle. Mais rien de très sérieux ne s'était encore passé entre eux, jusqu'à ce mardi soir...

Ce soir-là, de nombreux plaisanciers s'étaient réunis sur la grande plage de sable située à proximité de l'immense palais des congrès, structures de béton et de verre aux formes futuristes, qui faisait la fierté

de la station balnéaire. Ils devaient assister ce soir-là à un concours de surf réunissant quelques-uns des plus grands champions mondiaux de la spécialité. Mais ce fut un tout autre spectacle qui, bientôt, mobilisa leur attention.

Les candidats venaient d'achever leur premier passage. Des majorettes accompagnées d'une fanfare et de quelques chars de carnaval défilaient sur le bord de mer pour animer l'entracte. Le public s'était rué sur les baraques de frites et les terrasses de café pour se sustenter et se désaltérer. Les haut-parleurs diffusaient une entraînante musique de variétés, entrecoupée par les commentaires et les annonces enthousiastes de l'animateur. Et, soudain, l'attention du public fut captée par un tout autre spectacle.

- *Regardez, regardez !!! Elle bouge !! La lune bouge !!*

Effectivement, l'astre se déplaçait dans le ciel. Mais ce n'étaient plus les mouvements imperceptibles des jours précédents. C'étaient maintenant des déplacements très rapides et de très grande ampleur, selon un axe horizontal. Au début de cette nuit d'été, la Lune, très brillante, était encore positionnée très bas dans le ciel, au-dessus de l'océan. En quelques secondes, elle parcourut, de gauche à droite, toute l'immense étendue marine qui s'offrait aux yeux des plaisanciers. C'était un spectacle très beau, très étrange, mais aussi très inquiétant : il apparaissait en effet de plus en plus évident que quelque chose s'était gravement dérégulé dans le ciel, et que ce phénomène pouvait constituer le prélude à des catastrophes épouvantables. Un silence profond, inquiet, se fit dans l'assistance tandis que la Lune, après son rapide déplacement, semblait sur point de disparaître à l'extrême-droite d'horizon. Puis, soudain elle reparut, grossit brutalement en montant vers le Zénith, puis commença à tomber vers le milieu du ciel.

Un début de panique agita la foule.

- *Elle tombe !!! Elle va tomber sur la terre !!!*

- *C'est la fin du monde !!!*

Quelques secondes plus tard, l'immense globe de l'astre des nuits disparut derrière l'horizon, où apparut presque immédiatement un immense renflement de l'océan, tandis qu'un choc sourd, semblable à un tremblement de terre, ébranlait la petite ville balnéaire.

La foule commença à s'éloigner en hâte de la plage. Tous craignaient maintenant d'être submergés par un immense raz-de-marée. Mais curieusement, ce mouvement de recul ne s'accompagnait d'aucune panique. La foule était concentrée, silencieuse. En fait, tous se rendaient confusément compte que la gravité des événements cosmiques rendait dérisoires leurs possibilités de fuite et de protection.

Paul et Isabelle aussi s'en rendaient compte. Ils s'étaient assis côte à côte, sur la plage, pour assister à la compétition, sentant tous deux confusément que ce soir-là marquerait sans doute le début de leur liaison. Ils n'avaient pas tort. Mais ce qu'ils n'avaient pas prévu, c'était l'intensité tragique de ce qui allait se produire.

Paul se tourna vers Isabelle et la regarda tendrement.

- *Je crois que c'est la fin du monde. Mais peut-être qu'on aura encore un peu de temps pour s'aimer.*

- *Oui, répondit-elle calmement. On a peut-être encore le temps.*

Ils étaient très tranquilles tous les deux, acceptant le caractère apparemment inéluctable de leur destin. Sans doute, d'ici quelques minutes, un raz-de-marée titanesque les submergerait-il. A moins qu'un immense nuage de poussière brûlante, consécutif au choc de la Terre et de son satellite, ne les étouffe brullement. On encore que l'atmosphère ne disparaisse purement et simplement, les laissant exposés à de mortels rayonnements ultra-violet.

Mais curieusement, Paul n'avait pas peur. Résigné à l'inévitable, rassuré par l'idée que la fin serait trop violente pour être douloureuse, son esprit n'était rempli que d'une immense tendresse : tendresse teintée de nostalgie en pensant à cette belle terre qui allait bientôt être anéantie, à tous les souvenirs heureux de son existence qui allaient disparaître avec sa conscience. Mais il lui restait tout de même un espoir, un espoir à la fois fugitif et merveilleux : celui d'être, une dernière fois, heureux avec cette femme dont maintenant il serrait la main, avant de disparaître tous deux dans le néant. Il suffisait qu'elle lui dise oui, et il connaîtra l'ultime et plus grand bonheur de vie. Il lui paraissait évident, que, dans les circonstances présentes, elle allait accepter, et cette pensée le remplissait d'une sorte de sérénité face à l'inéluctable.

- *Voilà, ça va être bientôt la fin. Tu veux bien qu'on s'embrasse ?*

- *Oui, je veux bien.*

Et ils échangèrent un long et tranquille baiser sur la plage déserte.

Jamais, de toute leur vie, ils n'avaient été plus heureux et sereins.

Au bout d'une heure, cependant, aucune catastrophe majeure ne s'était encore produite. Le seul signe perceptible d'une situation anormale avait été le spectaculaire retrait de l'océan, que l'on apercevait désormais à peine à l'horizon, à plus de dix kilomètres de l'ancienne côte. Il était évident, aux yeux de tous ceux qui connaissaient le phénomène des tsunamis, que ce retrait présageait l'apparition d'un immense raz-de-marée dévastateur. Mais comment s'en protéger ? La foule des anciens vacanciers était totalement privée d'informations et d'instructions. Le choc cosmique avait en effet entraîné des perturbations majeures dans le champ électromagnétique terrestre, qui avait paralysé les réseaux électriques et rendu impossible la propagation des ondes radios. Il n'y avait donc plus de télé, plus d'internet, plus de réseaux sociaux, bref plus aucun moyen pour les gens ordinaires de s'informer en temps réels – et, pour les autorités, de diffuser des instructions de protection civile de toute manière probablement inutiles face à une catastrophe à la fois gigantesque et inédite.

La plupart des vacanciers avaient décidé de s'enfuir en se dirigeant vers l'intérieur des terres, espérant ainsi se mettre à l'abri du probable raz-de-marée en rejoignant les collines les plus proches.

Cet exode, d'ailleurs, ne donnait pas lieu aux scènes de panique et de chaos auxquelles on aurait pu s'attendre. Beaucoup de voitures n'avaient pu démarrer faute de batteries en état de fonctionnement, et la plupart des fugitifs étaient partis à pieds ou à vélo. Leur flot s'écoulait donc assez aisément sur les routes, les bas-côtés et les chemins de campagne qui conduisaient vers l'intérieur des terres. C'étaient ainsi plusieurs milliers, voire plusieurs dizaines de milliers de personnes qui s'enfuyaient en même temps, munis en général du strict nécessaire à une survie quelques jours : un savon, une chemise de rechange, quelques barres de chocolat... Même si, de ci, de là, on entendait parfois quelques gémissements, quelques pleurs ou quelques échanges de jurons, ce grand mouvement de foule s'effectuait pour l'essentiel en silence, un silence presque serein, en tous cas pratiquement résigné à l'imminence de la catastrophe : car rares étaient les crédules qui pensaient que quelques kilomètres de marche seraient suffisants pour les mettre à l'abri de la fin du monde qui approchait sans doute, pour les emporter bientôt dans un grand souffle. Et, faute de pouvoir les mettre à l'abri d'une mort probable, les parents se contentaient de serrer contre eux, très fort, leurs enfants pour leur transmettre le réconfort de leur amour.

Une minorité d'estivants avaient décidé de rester au bord de la mer, cherchant refuge dans l'immense complexe bétonné du palais des congrès. Les raisons de ce choix étaient diverses : certains estimaient que cette structure massive aux murs épais leur assurerait de meilleures chances de survie face aux éléments déchaînés qu'une fuite éperdue en rase-campagne. D'autres pensaient, que perdus pour perdus, mieux valait passer leurs derniers instants confortablement installé dans un fauteuil qu'exposé aux intempéries de l'extérieur.

Paul et Isabelle rejoignirent ce groupe. Tendrement enlacés l'un à l'autre, envahis par la joie immense de leur ultime amour, déjà résigné à leur fin prochaine, ils pénétrèrent dans la grande cafétéria. Soutenue par des arches de béton, une immense verrière bombée, qui habituellement ouvrait sur le spectacle majestueux de l'océan, ne laissait plus entrevoir désormais qu'une grève rocheuse, parsemée de grandes flaques d'eau, et qui s'étendait jusqu'à l'horizon gris. Dans la salle gigantesque, sous un plafond bétonné de plusieurs dizaines de mètres de hauteur, des centaines de personnes s'étaient réunies par petits groupes presque silencieux, autour de tables de fortune. Certains avaient sorti des en-cas ou une bouteille et pique-niquaient tranquillement en attendant des événements sans doute funestes.

Les deux amants ne tardèrent pas à repérer la table où s'étaient installés leurs amis. Ils s'assirent avec eux, partagèrent quelques biscuits et une lampée de Whisky, et se serrèrent l'un contre l'autre, jouissant avec une intensité inconnue de leur nouveau et ultime bonheur.

Cela dura une demi-heure, une heure, deux heures. Puis une pluie de plus en plus dense se mit à tomber du ciel, rendant totalement opaque la verrière jusque-là transparente. Au bout d'un moment, celle-ci commença à s'obscurcir comme sous l'effet d'une ombre immense. Attentive, inquiète, la foule pressentit l'imminence d'un danger sans doute mortel. Était-ce un ouragan, un monstrueux orage, une gigantesque nuée ardente qui s'approchait ainsi d'eux ? Ici et là, ou commença à entendre des plaintes, des cris de désespoir, des sanglots, des prières. Mais bientôt, il apparut que ce n'était pas tant le ciel

qu'il fallait craindre, que l'océan. En fait, une vague gigantesque, de plusieurs centaines de mètres de hauteur peut-être, était en train de déferler vers eux depuis la haute mer, masquant le soleil et raréfiant la lumière. Et c'était sans doute l'ombre menaçante de cette vague qui se profilait confusément de l'autre côté de la verrière, sans que les vitres brouillées par la pluie ne la laisse distinctement apercevoir.

Cette fois, la panique s'empara de la foule. C'était une chose d'accepter sereinement l'idée d'une mort inéluctable mais à l'échéance et aux modalités indéfinies ; c'était autre chose d'être confronté au danger imminent d'un mort par submersion et par noyade. Des centaines de personnes se précipitèrent vers la sortie même temps vers les imposants escaliers mécaniques – à l'arrêt – qui conduisaient vers la sortie du palais des congrès, et, au-delà, vers l'hypothétique sécurité des hauteurs de la vieille ville.

Cette fois, la peur avait pris le dessus. Les gens pleuraient, criaient, imploraient le ciel, se bousculaient pour sortir plus vite à l'air libre et échapper à l'implosion probable de l'immense verrière sous le choc du tsunami. Heureusement, l'imposante largeur des escaliers mécaniques - 12 bandes d'aciers parallèles conduisant à l'air libre - permettait à la foule de s'écouler tant bien que mal, sans créer de goulots d'étranglement ni de bousculade.

La foule était cependant comprimée, affolée, aux pieds des escaliers mécaniques qui semblaient autant de portes entrouvertes sur une survie aussi désirée qu'hypothétique. Au point que dans la cohue, Paul lâcha soudain la main d'Isabelle. Il regarda, anxieux, sur sa gauche, sur sa droite, la cherchant désespérément du regard. Puis il fut emporté par la foule et par son propre instinct de survie vers l'un des escaliers qu'il gravit sous l'irrésistible poussée du troupeau humain. Il poussa un soupir de soulagement en arrivant à l'air libre.

Il se sentait coupable d'avoir été séparé Isabelle, comme s'il l'avait abandonné par lâcheté. Mais il était heureux aussi, d'avoir encore une petite chance de survivre. Il se mit à courir, traversa la grande place ombragée de palmiers et bordée de terrasses de café. Il s'engagea dans une ruelle droite et pentue conduisant aux hauteurs de la vieille ville. Chaque mètre qu'il franchissait lui paraissait augmenter ses chances de survie, d'autant que la grande vague redoutée n'était toujours pas en vue et que la pluie diluvienne avait cessé. Pour Isabelle, on verrait bien plus tard si elle avait pu s'en sortir.

Arrivé au sommet de la rue, alors que la foule se faisait moins compacte et moins affolée, il passa devant une boutique de brocante restée inexplicablement ouverte, et dont la devanture était emplies des jouets de son enfance : des figurines des armées napoléoniennes, des miniatures militaires « Solido » et « Dinky toys ». Il farfouilla dans les caisses, à la recherche d'une ou deux raretés qu'il cherchait à se procurer depuis des années. Mais il ne trouva, au lieu des cuirassiers à cheval et des grenadiers de la garde à bonnet à poil, objets de tous ses désirs, que des modèles assez ordinaires : quelques dragons à pied, un soldat d'infanterie de ligne au shako en forme de cône... Il avait déjà ces modèles en plusieurs exemplaires. Mais, bon, ils étaient proposés pour une bouchée de pain et puis, il était ému de ce rappel fortuit de son enfance... Car, au-delà de ces figurines sans beaucoup d'intérêt, c'était le souvenir de l'amour protecteur et inconditionnel de sa mère, de ses grands-parents, qui lui revenait en mémoire, au moment même où peut-être, il allait les rejoindre dans l'au-delà.

Mais il ne se passait toujours rien du côté de l'océan. Décidément, le tsunami tant redouté tardait à arriver. Que faire alors ? Devait-il essayer de se rendre dans l'ancienne maison de ses grands-parents, où logeaient ses amis, pour essayer d'y prendre des nouvelles d'Isabelle, voire avec un peu de chance la retrouver ? Mais cela présentait un risque : il fallait en effet descendre pour cela du haut de la butte où il se trouvait vers la ville basse, qui, quoique située dans l'intérieur des terres, était davantage exposée aux risques d'un raz-de-marée majeur. Mais Paul, en se retournant, constata qu'aucun tsunami ne se profilait à l'horizon. Bien au contraire, l'océan semblait peu à peu reprendre sa place habituelle.

En descendant quelques ruelles, Paul se retrouva bientôt devant la vieille maison de ses grands-parents, une demeure provinciale pleine de charme, avec ses murs lézardés et couverts de lierre, ses vieux meubles paysans, son jardin intérieur ceint d'un grand mur. En entrant dans ce jardin, il trouva ses amis attablés qui l'attendaient. Ils avaient l'air joyeux. Il s'assit aux côtés d'Isabelle, qui l'accueillit avec un sourire. La télévision marchait à nouveau, et le présentateur annonçait que la Terre venait d'échapper à un péril immense.

Il leva les yeux. Au-dessus de lui, la Lune brillait dans le ciel nocturne. Mais ce n'était plus la même lune, l'astre argenté de son enfance. En fait, la Lune, maintenant, ressemblait à la Terre. On pouvait y distinguer, sous le délicat halo gazeux de son atmosphère, la couleur ocre des continents, entourés de l'azur bleuté des océans. C'était un nouveau monde, un monde magnifique, immaculé, qui venait de se créer là, à la place du désert aride d'autrefois, par la captation d'une partie des mers et de l'atmosphère de la Terre. C'était la promesse émouvante d'un grand recommencement, loin des guerres, des haines et de la pollution.

Paul serra la main d'Isabelle en regardant ce nouveau monde.

- *Et si on allait habiter là-haut ?*
- *Oui, on serait heureux tous les deux. On construirait une petite maison, et puis on aurait des enfants,* lui répondit-elle en souriant.
- *Moi, j'irai pêcher au bord de la mer pour trouver à manger.*
- *Et moi, je m'occuperai du potager et des arbres fruitiers.*
- *C'est décidé alors ? On part pour la Lune ?*

Fin